

LA POLTRONNERIE DU LIÈVRE

En voilà un encore qui peut avoir contre l'homme une belle incisive, car, non seulement le roi de la création ne s'est pas contenté de lui réserver de nombreux chiens de ses chiennes, mais l'a de plus copieusement calomnié.

Cet animal est triste et la crainte le ronge,

a écrit La Fontaine, tandis que ce bon Michelet félicite l'alouette de n'être point affligée de la sombre mélancolie de son triste voisin, le lièvre.

Braves oreillards, gentils capucins aux oreilles noires et blanches, au derrière mutin, aux pattes spirituelles qui m'avez donné tant d'émotions charmantes, que d'esprit ne mettez-vous pas dans la détente de vos puissants jarrets quand la petite queue, railleusement retroussée, découvre la touffe blanche qui a l'air, sous cette visière postérieure, d'éclater de rire au nez du poursuivant ! Que de malice dans le rabattement silencieux de vos oreilles quand, gîtés à quatre pas du chien, après un savant crochet, vous écoutez le méchant braillard renifler de colère sur les pistes qui s'enchevêtrent !

Tristes et craintifs ? Allons donc ! Pour un peu, je soutiendrais, nonobstant la prétendue solitude dans laquelle vous dormez en sages, qu'il n'est pas d'animaux plus gais et plus audacieux que vous ! Et ce ne serait pas un paradoxe. Mais je ne veux que vous laver un peu aujourd'hui des calomnies humaines ; souffrez ce bain de vérités, vous qui craignez les recoins humides et préférez comme logis les coteaux dorés que chauffe le soleil, où le vent n'est jamais indiscret.

Parce qu'ils vous trouvent toujours seuls quand ils vous cherchent le matin, les hommes en ont conclu à votre goût de la solitude, conséquence d'un esprit inquiet qu'afflige une incurable mélancolie. Les hommes sont des simples bizarres qui aiment le bruit, dorment quand vous veillez et veillent alors que vous dormez.

Rarement ils vous ont guettés et vus, la nuit, vous promener joyeux et cabrioler par les luzernes et les trèfles de votre festin servi ; ils ne vous ont pas aperçus, aux brèches de mur de la forêt, à votre réveil vespéral, renifler le crépuscule qui descend et sonder, de vos oreilles pointées voluptueusement vers les quatre vents, le bourdonnement musical de la nuit tombante ; ils ignorent que le sang chaud et vif qui bouillonne dans vos artères n'admet pas l'immobilité contemplative et ne souffre pas la mélancolie ; ils ne vous ont point surpris folâtrant avec le compagnon du canton voisin sur les frontières de sa prairie ; ils ne vous ont pas entendus pousser aux heures chaudes l'amoureux cri d'appel ; ils ne connaîtront jamais les sons mystérieux grâce auxquels les aînés inculquent aux plus jeunes les ruses de guerre et leur enseignent, avec l'art de la fuite, la tactique des pistes qui s'embrouillent et la science des remises.

Ils ne savent rien et ne se doutent pas combien ils auraient l'air eux-mêmes d'animaux tristes et ridicules si vous pouviez les surprendre, vous, lièvres, au milieu de la nuit, en plein sommeil, coiffés du bonnet de coton, dans l'affolement d'un réveil brusque.

Ce n'est pas eux qui donneraient cet exemple de légèreté gracieuse avec laquelle vous pénétrez par de mystérieux tunnels de verdure ou d'invisibles défilés dans le silence ombreux des sous-bois.

Parce que vous n'attendez pas, posément assis sur le derrière ou une patte sur le cœur, dans la posture classique du héros vaincu, la mitraille du fusil du chasseur ou le coup de croc de son chien, sachez aussi que vous n'êtes que des poltrons.

Qu'un humain désarmé assailli par vingt bandits munis de couteaux et de revolvers cherche son salut dans la ruse et dans la fuite, c'est de la sagesse et de la prudence ; qu'un malheureux oreillard sans autre ressource que la solidité de ses pattes se défile devant une demi-douzaine de chasseurs et autant de chiens, c'est évidemment un poltron et un lâche. De même il doit faire front à l'attaque du loup ou du renard sous peine de couardise invétérée.

Heureusement, messire Jean Lièvre se fout, si j'ose dire, de notre appréciation et, devant l'inégalité du combat, cherche son salut dans la seule tactique raisonnable et logique. Les ruses de sa fuite, d'ailleurs, attestent, quoi qu'en ait dit l'homme, un véritable courage et un remarquable sang-froid. N'est-ce pas le fait d'un audacieux décidé, que remonter une haie que suit de l'autre côté le chien attaché à sa piste et, au risque d'être éventé, de passer à deux pas à peine de son ennemi !

L'homme fuit devant l'homme, souvent sans combattre ; jamais lièvre ne s'est sauvé devant un autre lièvre et n'a refusé la bataille. Naturellement, si, après la lutte, il y a un vaincu qui fuit, et qu'on peut, à la rigueur, taxer de poltronnerie, il y a aussi un vainqueur qui reste et qu'on doit appeler un vaillant.

Attaqué par un ennemi de force supérieure ou beaucoup mieux armé, Lièvre ne fuit pas ; il fait le coup de patte vigoureusement contre les couteaux aigus des dents de la belette, du putois et de la fouine ; il montre aux corbeaux, aux éperviers et aux buses des incisives menaçantes et défend avec courage ses petits...

Si c'est là le fait d'un poltron, qu'on le dise ; et alors, comment qualifier les humains ?

Mais voilà, les braves oreillards ne font pas de littérature et je crains bien, malgré mon éloquence, que l'homme, simpliste et irréfléchi, rapportant tout à lui-même, ne contribue à prétendre que le chat est hypocrite, le tigre cruel, le serpent traître, la pie bavarde, le lièvre poltron et que lui seul est beau, grand, noble et généreux.

« Tu parles ! » doivent penser les bêtes.

Jeudi 25 juin 1914.